

Gide face à Freud. La littérature à la conquête de la psyché

Gide facing Freud. French literature's conquest of the psyche

Alexandra Klinger



David Steel, *Gide et Freud. La réception de la psychanalyse dans les lettres françaises (1900-1930)*, Paris : Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque gidienne », 2024, 194 p., EAN 9782406164630.



Pour citer cet article

Alexandra Klinger, « Gide face à Freud. La littérature à la conquête de la psyché », Acta fabula, vol. 26, n° 8, Notes de lecture, Septembre 2025, URL : <https://www.fabula.org/revue/document19942.php>, article mis en ligne le 04 Septembre 2025, consulté le 24 Septembre 2025, DOI : 10.58282/acta.19942

Alexandra Klinger, « Gide face à Freud. La littérature à la conquête de la psyché »

Résumé - Dans son ouvrage, David Steel se penche sur la réception de la psychanalyse dans la littérature française. Son analyse se cristallise autour de la figure d'André Gide et du groupe de la *Nouvelle Revue française*, qui se sont intéressés aux idées freudiennes. Pourtant, Steel souligne que l'intérêt de Gide se double de jalousie et d'une certaine inimitié. En effet, la pensée de Freud rejoint la sienne et lui permet d'appuyer son discours émancipateur, mais entame son propos. En dépit de cette relation équivoque qui pose le problème de l'influence, Gide côtoie la psychanalyste Eugenia Sokolnicka, lit les productions de Freud et, bon gré, mal gré, insère des préceptes psychanalytiques dans ses œuvres. Steel étudie ainsi le lien complexe qui unit les deux hommes et leurs productions, fournissant des clés de (re)lecture de l'œuvre gidienne.

Mots-clés - Freud (Sigmund), Gide (André), influence, littérature, psychanalyse

Alexandra Klinger, « Gide facing Freud. French literature's conquest of the psyche »

Summary - David Steel's work studies the reception of psychoanalysis in French literature. His analysis focuses on André Gide and the group of the *Nouvelle Revue française*. They show an interest in Freud's ideas. However, Steel underlines that Gide's interest is coupled with jealousy and some kind of enmity. Indeed, Freud's ideas join his and encroach upon the emancipating discourse that it also allowed. Despite this ambivalent relationship that asks the problem of influence, Gide spends time with the psychoanalyst Eugenia Sokolnicka, reads Freud's work and still includes some psychoanalytic notions in his works. Thereby, Steel studies the complex connection between Gide and Freud as well as their productions. This analysis delivers some keys to (re)read Gide's work.

Keywords - Freud (Sigmund), Gide (André), influence, literature, psychoanalysis

Gide face à Freud. La littérature à la conquête de la psyché

Gide facing Freud. French literature's conquest of the psyche

Alexandra Klinger

« [N]’eussé-je connu, ni Dostoïevski, ni Nietzsche, ni Freud, ni X. ou Z., j’aurais pensé tout de même », écrit André Gide en janvier 1924 dans son *Journal*. Au sujet de ces figures emblématiques, l’écrivain ajoute encore : « j’ai trouvé chez eux plutôt une autorisation qu’un éveil. Surtout ils m’ont appris à ne plus douter de moi-même, à ne pas avoir peur de ma pensée et à me laisser mener par elle, puisqu’aussi bien *je les y retrouvais*¹ ». Ce propos, David Steel le cite dès les premières pages de *Gide et Freud. La réception de la psychanalyse dans les lettres françaises (1900-1930)* pour souligner les corrélations se dessinant entre les pensées de Gide et Freud, en dépit de « carrières professionnelles [...] totalement dissemblables » (p. 13).

Cet ouvrage est le fruit de recherches et de réflexions menées des années durant par le critique dans plusieurs articles, à l’instar de « Gide et Freud² » (1977), « Les Débuts de la psychanalyse dans les lettres françaises » (1979), « Jacques Rivière et la pensée psychanalytique » (1987) ou encore « Gide lecteur de Freud³ » (2000). Par-delà ces écrits se penchant sur la réception de la psychanalyse en France et auprès d’écrivains français tels que Gide ou Rivière, David Steel signe également, en 1982, l’article « L’amitié entre Yvette Guilbert et Sigmund Freud⁴ ». Il ne manque pas, par ailleurs, dans *Le Thème de l’enfance dans l’œuvre d’André Gide*⁵, ainsi que dans « Gide et la jeunesse⁶ », de mettre en avant les concomitances se dessinant entre certaines

¹ André Gide, janvier 1924, *Journal*, t. 1 : 1887-1925, éd. Éric Marty, Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 1244-1245. C’est André Gide qui souligne. [Les références à ce volume seront ainsi abrégées par la suite : J1]. Cité par David Steel à la p. 13 de son ouvrage.

² David Steel, « Gide et Freud », *Revue d’Histoire littéraire de la France*, janvier-février 1977, p. 48-74. David Steel reprend en effet des considérations apportées dans cet article quant aux idées semblables qui unissent Freud et Gide, aux œuvres gidiennes mentionnant Freud ou s’inspirant de la psychanalyse, à la psychanalyste Sokolnicka et à ses travaux auprès des intellectuels français, ainsi qu’à l’influence qu’elle et l’un de ses cas ont eu sur les personnages de Sophroniska et Boris dans *Les Faux-monnayeurs* (1925).

³ *Id.*, « Les Débuts de la psychanalyse dans les lettres françaises. 1914-1922 : Apollinaire, Cendrars, *Le Mercure de France*, *La Revue de l’Époque*, Bourget, Lenormand », *Revue de l’Histoire littéraire de la France*, janvier-février 1979, p. 62-89 ; *id.*, « Jacques Rivière et la pensée psychanalytique », *Revue d’Histoire littéraire de la France*, septembre-octobre 1987, p. 901-915 ; *id.*, « Gide lecteur de Freud », *Littératures Contemporaines*, no 7 : *André Gide*, Paris : Klincksieck, 2000, p. 15-36.

⁴ *Id.*, « L’amitié entre Yvette Guilbert et Sigmund Freud », *La Nouvelle Revue française*, no 352, mai 1982, p. 84-92.

⁵ *Id.*, *Le Thème de l’enfance dans l’œuvre d’André Gide*, thèse d’état soutenue à l’université Paris VII, 1974.

considérations freudiennes et la pensée de Gide, ainsi que sa représentation « désacralis[ée]⁷ » de la jeunesse. David Steel prolonge donc, comme il le précise lui-même⁸, les études qu'il a longuement menées sur un sujet complexe⁹, se fondant à la fois sur des études psychanalytiques et des analyses critiques portant sur la psychanalyse ou sur les penseurs de ses théories. Il se penche également sur les écrits de Gide, qu'ils soient fictifs, critiques, diaristiques ou épistolaires — l'ouvrage s'appuie en effet sur plus d'une demi-douzaine de correspondances gidiennes —, ainsi que sur des écrits fictifs ou critiques d'auteurs contemporains de Gide et Freud.

Par-delà l'inspiration qu'un Dostoïevski¹⁰ ou qu'un Nietzsche¹¹ ont pu avoir sur la pensée et l'écriture gidiennes, le lien qui unit Gide à Freud, sur lequel se penche tout particulièrement David Steel, paraît plus complexe dans la mesure où Gide découvre Freud assez tardivement, au début des années 1920, et réalise alors que « Freud. Le freudisme... Depuis dix ans, quinze ans, [il] en fai[t] sans le savoir¹² ». À cet égard, l'ouvrage se penche sur « les rapports de l'écrivain avec la psychanalyse dans le contexte psychiatrique et culturel des premières décennies du vingtième siècle » (p. 13), mais aussi sur « [c]e que représentait la psychanalyse pour *La NRF* d'après 1919 et [...] ce que fit le groupe de la revue pour l'introduction de la psychanalyse en France » (p. 12). L'ouvrage se compose de neuf chapitres et présente, en annexe, un échange épistolaire inédit entre Gide et le juge marseillais L. Gaudaire¹³ datant de 1950, avec une lettre de ce dernier à Jean Rostand.

⁶ *Id.*, « Gide et l'enfance », Bulletin des Amis d'André Gide, no 140, 2003, p. 431-443.

⁷ *Ibid.*, p. 438.

⁸ En note de bas de page, l'auteur écrit en effet que son livre « est en partie la refonte, corrigée et augmentée », de plusieurs articles publiés durant sa carrière (p. 11).

⁹ À cet égard, l'on peut citer quelques autres productions critiques qui mentionnent le lien se dessinant entre Gide et la psychanalyse : Alain Goulet et Claude Maillard, « Gide et Freud, et après... Gide dans *L'Almanach der Psychoanalyse 1930* », Bulletin des Amis d'André Gide, no 157, janvier 2008, p. 33-49 ; Pascale Duhamel, « Lettres en souffrance. Gide ou le génie Sokolnicka », *La Cause freudienne*, no 25, septembre 1993, p. 63-70 ; Frank Lestringant, *André Gide l'inquisiteur*, t. 2, Paris : Flammarion, en part. les p. 85, 93, 101, 124-129 ; Frank Lestringant, « Du souci de pureté », dans *Lectures des Faux-monnayeurs*, dir. Frank Lestringant, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 99-118.

¹⁰ À cet égard, voir, à titre d'exemples : Carmen Saggiomo, *Gide face à Dostoïevski. Par-delà le mariage du Bien et du Mal*, préface de Pierre Masson, Montpellier : Publication des Amis d'André Gide, 2018 ; Daniel Moutote, « Dostoïevski et Gide », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 76e année, no 5, septembre-octobre 1976, p. 768-793 ; Martine Sagaert, « L'âme russe d'André Gide. Des inédits, de l'étranger et de l'intime », dans *André Gide. L'écriture vive*, dir. Martine Sagaert et Peter Schnyder, Pessac : Presses universitaires de Bordeaux, 2008 ; Tatiana Vacquier, « Dostojevski and Gide: A Comparison », *Sawane Review*, vol. 37, no 4, octobre 1929, p. 478-489.

¹¹ À cet égard, voir à titre d'exemples Henri Drain, *Nietzsche et Gide*, Paris : Les Éditions de la Madeleine, 1932 ; Peter Schnyder, « Gide lecteur de Nietzsche » (version définitive de la communication donnée lors du colloque « Nietzsche — Jacob Burckhardt » à Paris), *Travaux de Littérature*, vol. III, 1990, p. 203-227 ; Peter Schnyder, notice « Nietzsche », dans *Dictionnaire Gide*, dir. Pierre Masson et Jean-Michel Wittmann, Paris : Classiques Garnier, 2011 ; Aliocha Wald Lasowski, *Gide, à la lumière de Nietzsche. Masque, artifice et fausse-monnaie*, Paris : Hermann, 2025.

¹² André Gide, 4 février 1922, *J1*, p. 1170-1171. Cité par David Steel à la p. 13 de son ouvrage.

¹³ Le prénom de ce juge n'a pu être retrouvé.

David Steel introduit son ouvrage en présentant, dans la continuité de son article de 1977 sur « Gide et Freud », les « Convergences », parfois nuancées, se dessinant entre les parcours et pensées de Freud et Gide, ce dernier ayant bien le « sentiment [...] d'avoir suivi, dans sa pensée, un chemin parallèle en quelque sorte à celui de Freud¹⁴ ». Ils aiment en effet se pencher sur des cas particuliers, y compris ceux présentés dans les mythes, « pour éclairer la normalité, si normalité il y a » (p. 14). Tous deux considèrent que le cadre familial et « l'expérience enfantine » (p. 16) influent sur la psychologie et les comportements de l'adulte, s'interrogent sur la sincérité et la sexualité, et envisagent la psychologie humaine non comme une unité, mais, explique David Steel, comme un mélange d'unités inconséquentes enfouies plus ou moins consciemment dans l'être humain.

La France et Freud : une découverte entre scepticisme et fascination

L'analyse de Steel ne tend pas à réaliser « une analyse freudienne de Gide ou de ses écrits », mais bien à étudier « l'histoire des rapports de l'écrivain avec la psychanalyse dans le contexte psychiatrique et culturel des premières décennies du vingtième siècle » (p. 13). Dans cette optique, les quatre premiers chapitres de son ouvrage dialoguent dans une construction quadripartite qui relève presque du retable illustrant et relatant la découverte de la psychanalyse en France au tournant du xx^e siècle. Les deux premiers chapitres semblent ainsi constituer les volets extérieurs de ce retable, et les deux suivants, son panneau central.

Tout d'abord, le premier volet se penche sur les mentions qui sont faites de la psychanalyse et de Freud dans les revues. Steel précise que si quelques articles de Freud sont publiés en France durant les années 1890, le disciple de Charcot et sa méthode ne sont que rarement mentionnés, et ce par des spécialistes comme Henri Delacroix. L'influence de Freud ou de la psychanalyse se trouve néanmoins dans les écrits d'autres professionnels, tels que Nicolas Vaschide ou Nicolas Kostyleff. Ce dernier parle du neurologue et de ses travaux dans les années 1910, y compris dans un article publié en 1913 dans le *Mercur de France*. Cette influence se remarque encore dans les productions de Pierre-René Morichau-Beauchant, et tout particulièrement Angelo Hesnard et Emmanuel Régis, qui ont co-signé plusieurs ouvrages de psychanalyse. Par-delà les publications spécialisées, le *Mercur de France* devient l'une des revues qui cristallise les débats au sujet de la pensée de Freud, présentant les critiques positives comme négatives qui en sont faites, tandis

¹⁴ David Steel, « Gide et Freud », art. cit., p. 52.

que Georges Palante rend compte, en 1916 et 1922, de ses lectures d'ouvrages de psychanalyse dans sa rubrique « Philosophie ». Steel précise que d'autres revues littéraires, notamment la *Revue de l'époque* avec Han Ryner, mais aussi *La Nouvelle Revue française*, sous l'impulsion d'Albert Thibaudet, s'emparent également du sujet de la psychanalyse. Dans « Gide et Freud », le critique écrivait que « c'est grâce à la *N.R.F.* que son œuvre devint accessible aux psychiatres et au grand public français¹⁵ ».

Dans le second volet extérieur du retable formé, David Steel restreint son champ d'étude. En effet, il ne s'intéresse plus aux publications des domaines médical, psychologique, littéraire et philosophique, mais aux « premiers écrivains français — non-médecins ou non-spécialistes — à découvrir la pensée freudienne » (p. 37) autrement que par le biais des revues, et *a fortiori* du *Mercure de France*. Il mentionne ainsi les initiations de Romain Rolland, Blaise Cendrars, Paul Morand, André Breton, et notamment Paul Bourget. Ce dernier introduit les doctrines psychanalytiques et le nom de leur créateur dans ses œuvres. Néanmoins, il ne parvient pas, ainsi que le souligne David Steel, à « exploiter » aussi bien « son nouveau savoir » que Gide qui, bien qu'étant « dans l'ignorance de Freud », appliquait, paradoxalement, plus justement certaines de ses théories dans ses fictions (p. 43). L'auteur mentionne enfin Henri-René Lenormand. Ce dernier a fourni, selon lui, « l'effort le plus authentique pour [adapter la psychanalyse] à des fins littéraires » (p. 53), car il a compris que celle-ci peut constituer un « outil de l'analyse littéraire » (p. 52). Lenormand a bien conscience, comme il le confie à Lang, qu'à terme, Freud « influencera profondément les écrivains¹⁶ ». Au moment où il s'entretient avec Lang, il croit, d'ailleurs, qu'André Gide a déjà bien pris connaissance des travaux de Freud¹⁷.

Quand Gide découvre-t-il Freud ? Démêler le vrai du faux

Contrairement à ce que pense Lenormand, Gide découvre les théories freudiennes bien tardivement comme, du reste, la grande majorité du public français. Les troisième et quatrième chapitres forment un diptyque se focalisant sur la connaissance que Gide a pu avoir de Freud durant le premier quart du xx^e siècle.

¹⁵ *Id.*, « Gide et Freud », art. cit., p. 64.

¹⁶ Propos recueillis par André Lang dans *Voyage en zigzags dans la république des lettres* (avec 52 dessins de Don), La Renaissance du livre, 1922, p. 265-267. Cité par David Steel à la p. 55 de son ouvrage. Le critique citait déjà les propos de Lenormand dans son article « Gide et Freud », art. cit., p. 53.

¹⁷ Dans cet entretien, Lenormand dit en effet : « Je ne vois qu'André Gide pour marquer discrètement, dans ses œuvres, qu'il fait son profit des travaux freudiens ». *Ibid.*

David Steel s'attache alors à présenter d'une part la manière dont Gide découvre les écrits freudiens, au printemps 1921. Distinguant l'idée de « [p]rendre contact direct » avec une œuvre de celle d'en « entend[re] parler » (p. 56), l'auteur se lance, d'autre part, dans une investigation méticuleuse afin de déterminer quand Gide a pu, au plus tôt, entendre parler de la psychanalyse et de Freud. Déjà dans son article « Gide et Freud », David Steel se demandait *qui* « [avait] parlé psychanalyse à Gide vers le début de 1921 », citant Paul Bourget dont les œuvres auraient pu renseigner l'auteur, « le groupe d'intellectuels anglais centré autour de Bloomsbury », André Breton ou encore Albert Thibaudet¹⁸.

Dans son ouvrage, il mentionne ainsi les articles qui auraient potentiellement pu être lus par Gide ou son beau-frère Drouin, cite des lettres issues de ses correspondances avec Dorothy Bussy, Aline Mayrisch et Jacques Raverat, démêle le vrai du faux dans les témoignages de Gide lui-même et de certains de ses contemporains tels qu'André Breton. En effet, Gide écrit à André Lang qu'il a « entendu parler de Freud, pour la première fois, au printemps¹⁹ » de 1921. Or il se leurre, car, comme Steel le démontre, il a pu lire le nom de Freud et le terme de « psychanalyse » auparavant, même s'il n'en a peut-être pas fait grand cas sur le moment.

Le critique recoupe les informations collectées dans les revues qui mentionnaient Freud et la psychanalyse, les rencontres, lettres ou discussions de Gide avec Bourget, Thibaudet, Dorothy Bussy ou encore Jacques Raverat, les entrées du *Journal* de Gide, les lectures de Gide ou de son beau-frère Marcel Drouin, et les dires d'un Breton ou d'un Gide. Il formule alors plusieurs hypothèses quant aux occasions auxquelles Gide aurait pu entendre parler de Freud ou de ses travaux, à l'oral ou à l'écrit. À l'aune de ces recherches scrupuleuses déjà partagées dans son article « Gide lecteur de Freud », Steel avance, tout en restant prudent, que l'écrivain a pu « rencontr[er] au moins le nom de la thérapeutique en 1915 et le nom de son fondateur-praticien au début de juin 1920 » (p. 69).

Dans la lignée des suppositions de Lenormand, ces constatations pourraient poser la question d'une éventuelle influence, même inconsciente, de Freud et de ses idées sur Gide. L'écrivain comprend bien cette problématique lorsqu'il écrit en 1922 : « "Voici qui va, je le crains, apporter de l'eau à ton moulin", me dit Rivière, l'autre jour, en parlant du petit livre de Freud sur le développement sexuel. Parbleu ! Il est *grand temps* de publier *Corydon*²⁰ ».

¹⁸ David Steel, « Gide et Freud », art. cit., p. 56.

¹⁹ Lettre d'André Gide à André Lang, 26 décembre 1921, conservée à la Bibliothèque nationale de France (Richelieu), sous la cote NAF 15949-15950. Cité par David Steel à la p. 56 de son ouvrage. Il cite également cette lettre dans son article « Gide et Freud », art. cit., p. 53.

²⁰ André Gide, 4 février 1922, J1, p. 1171. Cité par David Steel à la p. 17 de son ouvrage. *C'est nous qui soulignons*.

Gide et Freud : entre attraction et répulsion

Toujours est-il que la psychanalyse fait écho aux considérations gidiennes, et notamment aux préoccupations sexuelles de Gide, qui se cristallisent pleinement dans sa trilogie de la sincérité : *Corydon*, *Si le grain ne meurt* et *Les Faux-monnayeurs*²¹. Néanmoins, Freud n'est mentionné dans aucun de ces ouvrages, y compris l'édition révisée pour le public de *Corydon* publiée en 1924. Pour Steel, le nom de Freud — contrairement à celui d'autres psychologues et sexologues dont les études ne satisfaisaient pas Gide — brille par son absence car l'écrivain lui voue une certaine « jalousie » (p. 83), lui qui a été pris de court par des considérations bien similaires aux siennes, mais qui n'en restent pas moins leurs concurrentes²². Jean-Michel Wittmann écrit par ailleurs que, « [d]ans la lecture de Freud, [Gide] espère sans doute trouver un aliment et une caution, tout en redoutant d'avoir été devancé²³ ». Les idées de Freud constituent des adversaires d'autant plus pernicieuses qu'elles permettent à Gide d'aborder plus aisément dans ses œuvres, que la presse médicale commentera quelque peu, certains sujets tendancieux, même s'ils restent délicats et souvent décriés par le public.

David Steel le précise, le rapport de Gide aux théories psychanalytiques, et à plus forte raison à la pratique de la psychanalyse, ne se limite pourtant pas à ce rapport ambivalent et jaloux, puisqu'il se montre intéressé par ses préceptes. En témoignent son idée de demander à Freud de « composer une préface » (p. 79) à *Corydon*, son initiative de lui écrire une lettre aujourd'hui perdue, ainsi que ses participations et son implication aux séances organisées à l'hiver 1921-1922 par Eugenia Sokolnicka²⁴, psychanalyste et « première émissaire, selon certains, [de Freud] à Paris » (p. 87). David Steel revient sur le parcours de cette femme à

²¹ À cet égard, David Steel précise : « À cette époque [les années 1920], la pensée de Gide gravite autour de la question sexuelle. Son "drame" le préoccupait, le hantait, certes, depuis sa jeunesse et jouait un rôle primordial dans son impulsion créatrice. Mais la liaison avec Marc Allégret, mais *Corydon* [...], mais la rédaction de ses mémoires visant à la franchise sexuelle, des *Faux-monnayeurs* aussi [...], la publication de *Sodome et Gomorrhe* de Proust... tout le renvoie aux mêmes considérations, que vient à présent agacer sa découverte de Freud, allié potentiel, qui sait, mais en même temps rival dangereux pour le rôle que Gide brigait — et qu'assez abusivement il lui attribuait — de champion moderne de l'émancipation sexuelle » (p. 75). De fait, les écrits de Freud s'avèrent intéressants pour Gide, qui, comme le souligne David Steel, parle de son intérêt pour Freud à Martin du Gard ou encore à Bussy. Néanmoins, ces productions constituent par ailleurs une source d'irritation jalouse.

²² À cet égard, David Steel cite à la page 85 de son ouvrage une entrée du *Journal* de Gide qui constitue à l'égard de Freud, comme David Steel l'écrit, « moins une critique raisonnée qu'une expression de l'irritation, voire de la concurrence professionnelle » (*ibid.*, p. 85) : « Ah ! que Freud est gênant ! Et qu'il me semble qu'on fût bien arrivé sans lui à découvrir son Amérique ! Il me semble que ce dont je lui dois être le plus reconnaissant, c'est d'avoir habitué les lecteurs à entendre traiter certains sujets sans avoir à se récrier ni à rougir. » André Gide, 19 juin 1924, *J1*, p. 1250.

²³ Jean-Michel Wittmann, notice « Freud, Sigmund », dans *Dictionnaire Gide*, *op. cit.*, p. 199.

²⁴ À cet égard, David Steel précise que Gide a trouvé ces séances exaltantes. Il cite un passage d'une lettre de l'écrivain à Dorothy Bussy : « les séances Freud, dont je vous avais parlé, sont prodigieuses et dépassent en intérêt tout ce qu'on en pouvait espérer ». Lettre d'André Gide (17 février 1922), André Gide et Dorothy Bussy, *Correspondance*, vol. I, Gallimard, 1979, p. 328. Citée par Steel dans son ouvrage à la p. 94 ainsi que dans son article « Gide lecteur de Freud », *art. cit.*, p. 26.

l'intelligence vive que même Freud, qui s'agaçait de son caractère farouche, reconnu de bonne foi. Spécialiste qui a elle-même été suivie par Freud et Ferenczi, elle arrive à Paris à l'automne 1921, mais peine à intégrer le milieu psychiatrique de la capitale. Elle « se tourn[e alors] vers les écrivains du groupe de *La NRF* » (p. 90), dont plusieurs assisteront à ses séances²⁵ ainsi qu'à certains de ses exposés dans des institutions parisiennes. Les récits des cas qu'elle a pu rencontrer intriguent et troublent son auditoire, mais l'inspirent également : Gide, à titre d'exemple, transmet au petit Boris des *Faux-monnayeurs* les troubles d'un enfant de Binsk qu'elle a analysé. Roger Martin du Gard reconnaît, pour sa part, « le profit qu'il [a] tiré des leçons dispensées » par cette femme (p. 98). Enfin, Jacques Rivière, qui suit ses exposés avec attention, développe un goût prononcé pour la psychanalyse, les théories freudiennes et la psychologie, étudiant sous ces prismes les œuvres littéraires, et notamment *La Recherche* de Proust. David Steel précise enfin que *La NRF* permet, avec les Éditions Payot, « aux psychiatres et au grand public français » d'avoir accès aux œuvres de Freud en publiant des traductions de ses travaux en Français (p. 108-109).

Si Gide tend à mettre Freud à distance de ses écrits, David Steel observe que l'écrivain fait tout de même référence à la psychanalyse, et ponctuellement même à son créateur, dans ses œuvres, à l'instar de *Geneviève* — où le nom de Freud est inscrit — ou du *Treizième arbre* publié en 1935. Cette production qui « s'offre comme une petite sortie psychanalytique » (p. 111) met en scène un psychanalyste qui explique que le principe de sa pratique n'est pas de « faire naître [les monstres qui peuplent l'être humain] ; mais au contraire de les mater²⁶ », comme le fera « sans l'aide de Freud » (p. 112), ainsi que le souligne David Steel, le Thésée de Gide. Tout comme Freud, l'écrivain lie la psychanalyse au tragique dans son *Œdipe* de 1930, mais aussi au comique, employant des théories freudiennes tout en se moquant de celles-ci (voir p. 113).

Par-delà ces œuvres, David Steel s'intéresse plus largement, dans son avant-dernier chapitre, à la part de la psychanalyse présente dans *Les Faux-monnayeurs*. Freud n'est cité ni dans ce roman, ni dans la version définitive du *Journal des Faux-monnayeurs*. Il n'apparaît en effet que dans quelques lignes élaguées de ce carnet de travail. *Les Faux-monnayeurs*, explique l'auteur, constituent le « premier roman français à incorporer le récit détaillé d'une analyse et [...], grâce à Sokolnicka, à présenter la psychanalyse d'un enfant » (p. 127). Gide met en effet en scène la psychanalyse du petit Boris, largement inspirée, comme anticipé plus haut — avec

²⁵ David Steel précise que Roger Martin du Gard, Maria Van Rysselberghe, et Gide lui-même ont relaté des séances de Sokolnicka. Il cite certaines de leurs considérations à ce sujet. À cet égard, il cite également des témoignages de Maria Van Rysselberghe et Georges Gabory dans son article « Gide et Freud », art. cit., p. 61-62.

²⁶ André Gide, *Le Treizième arbre* [1935], dans *Romans et récits. Œuvres lyriques et dramatiques*, t. II, éd. Pierre Masson, Paris Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, p. 801. Cité par David Steel à la p. 111 de son ouvrage.

ou non l'accord de l'analyste, car le mystère persiste quant à sa connaissance de l'œuvre — de celle d'un petit garçon étudié par Sokolnicka et d'un article qu'elle avait écrit à ce sujet²⁷. Ce ressort narratif permet à la fois à Gide, comme David Steel le souligne, de présenter des théories qui l'intéressent, d'interroger sa propre « névrose enfantine » (p. 116), et d'avancer ses doutes quant à l'efficacité de cette thérapie *via* les commentaires d'Édouard et le suicide final de Boris. Pour Gide, rappelle Steel, il s'agit plutôt, pour l'homme, de « découv[rir] » et « développe[r] » « ce qui fait de chacun de nous "l'être irremplaçable" que valorisent *Les Nourritures terrestres* » (p. 122)²⁸.

En reparcourant les lectures de Gide grâce à son *Journal*, mais aussi à des témoignages, à des analyses et à la lettre que l'écrivain envoya à André Lang, David Steel s'arrête enfin sur le « Gide lecteur de Freud », dans la continuité de son article éponyme de 2000, précisant que l'écrivain a lu, « du moins en partie, les *Cinq leçons sur la psychanalyse* » (p. 129) ainsi que *l'Introduction à la psychanalyse* vers 1921-1922. Il ajoute que Gide « connaissait le numéro spécial que la revue belge *Le Disque Vert* consacra à Freud en 1924 » (p. 129). Néanmoins, ses lectures d'ouvrages visant à se pencher sur le fonctionnement de l'être ne s'arrêtent pas au père de la psychanalyse, puisqu'il a lu à la fin de l'année 1932 *Les États d'angoisse nerveux et leur traitement* de Wilhelm Stekel. Il a en outre consulté, dans sa jeunesse, les ouvrages de psychiatres et sexologues tels que Moll ou encore Krafft-Ebing, travaux qui, Steel le précise, l'ont peu convaincu quant à la question (homo)sexuelle et ses origines. Cette question l'intéresse sa vie durant : en effet, il lit et écrit à ce sujet, en discute avec certains amis, mais aussi, peu « avant sa mort », avec le « juge L. Gaudaire de Marseille » (p. 130), dans un échange épistolaire inédit que l'ouvrage partage en annexe. « Amené par ses fonctions de magistrat à prononcer sentence sur des personnes accusées d'actes homosexuels » (p. 149) et manifestement intéressé par la question, Gaudaire écrit à Gide, après avoir déjà contacté le biologiste Jean Rostand, pour discuter des origines de l'homosexualité et la part d'hérédité qu'elle abrite²⁹. Gide répond volontiers au juge, lui précisant que

²⁷ L'article « Gide lecteur de Freud » développe la structure dans laquelle s'intègre cette intrigue psychanalytique dans le roman, soulignant que la psychanalyse est « identifi[ée ...] avec l'étranger » « pour des raisons narratives ». David Steel, « Gide lecteur de Freud », art. cit., p. 29. Il parle également de la place que le rire prend dans cette intrigue de manière détournée, « le public parisien » cédant souvent au « fou rire » lors des exposés de Sokolnicka, tandis que dans *Les Faux-monnayeurs*, ce sont Laura Douviers et Sophroniska qui rient des « théories littéraires d'Édouard ». *Ibid.*, p. 30.

²⁸ À cet égard, Jean-Michel Wittmann précise : « Convaincu que la littérature, particulièrement la fiction romanesque, peut facilement battre la psychanalyse sur son propre terrain, [Gide] en fait en quelque sorte le procès dans *Les Faux-monnayeurs*, à travers le personnage de Sophroniska. Chargée de soigner le petit Boris – auquel Gide a prêté les "mauvaises habitudes" de son enfance –, celle-ci risque surtout de lui faire perdre sa singularité, c'est-à-dire sa vraie richesse intérieure, comme le pressent le romancier Édouard : Gide lui-même n'est-il pas un Boris sauvé par l'écriture ? » Jean-Michel Wittmann, notice « Freud, Sigmund », *op. cit.*, p. 199.

²⁹ À cet égard, il mentionne Freud dans ses lettres. Comme l'indique Steel, la première réponse de Gide est manquante ; il n'est donc pas possible de savoir si l'écrivain « lui a renvoyé la belle freudienne ». Tel n'est, en tout cas, pas le cas dans la lettre qu'il envoie au juge le 1er octobre 1950.

« l'homosexualité est [...] *naturelle*³⁰ ». Le juge parle en outre à l'écrivain de l'intérêt littéraire et sociologique qu'il y aurait à écrire un roman présentant le cas d'une personne qui céderait aux « tendances homosexuelles réprimées et latentes » que « tout individu normal présente »³¹.

Il est en revanche difficile, explique David Steel, de savoir si Gide a lu d'autres travaux de Freud, en particulier ceux qui n'étaient pas proprement médicaux, mais qui liaient la psychanalyse à différentes formes d'art. Toujours est-il que, si certaines idées freudiennes correspondaient aux siennes — à l'exemple de l'existence de « strates contradictoires [de la] personnalité » (p. 138) —, d'autres, notamment en ce qui concerne la signification des rêves et certaines considérations sur la sexualité, n'intéressaient pas Gide ou lui déplaisaient. Aussi, face à certains commentaires de Freud sur le narcissisme et l'homosexualité qui déplurent à Gide, David Steel tend à se détacher d'une affirmation de Marthe Robert qui considère que l'écrivain « réclama une place d'honneur pour Freud dans *La Nouvelle Revue française* [et] pri[t] fait et cause pour la psychanalyse³² » avec d'autres intellectuels.

Ces désaccords n'empêchent pourtant pas Gide d'entamer sans l'achever une psychanalyse avec Sokolnicka, qu'il « dévi[e] », comme le souligne David Steel, « aux pages » des *Faux-monnayeurs*, « emprunt[ant] à la psychanalyste un *alter ego* » et mettant en scène « à la place du Gide adulte, [...] l'enfant Gide » (p. 134). L'introspection, souvent liée à la séparation que l'écrivain dessinait entre l'âme et le corps, demeure, de même, un fil rouge de l'œuvre gidienne. Si l'on ne sait, par ailleurs, dans quelle mesure Gide suivit l'évolution de la théorie psychanalytique, Steel observe l'utilisation sporadique de quelques termes freudiens, à l'exemple du « verbe refouler dans son *Œdipe* », ou encore du « terme de libido pour la pulsion désirante » (p. 130) dans une entrée du *Journal* de 1948.

Pour conclure : la psychanalyse, une clé de lecture

Dans son ouvrage, David Steel met ainsi en exergue la manière dont la psychanalyse s'est, malgré quelques difficultés — doucement mais sûrement, comme le dit l'adage —, fait connaître dans une France retardataire à cet égard en comparaison à ses voisins européens. Sa mention à travers des publications médicales, puis peu à peu littéraires, lui a finalement permis de se fixer dans le champ des études

³⁰ André Gide, lettre à L. Gaudaire du 1er octobre 1950 (citée p. 160).

³¹ L. Gaudaire, lettre à André Gide du 21 mai 1950, (citée p. 152).

³² Marthe Robert, *La Révolution psychanalytique. La Vie et l'œuvre de Freud*, tome II, Paris : Payot, 1964, p. 235. Cité par David Steel à la p. 137 de son ouvrage.

psychologiques du temps et de s'ouvrir au public hexagonal. Précisant de plus en plus son sujet, David Steel s'intéresse ensuite plus avant à la relation que Gide entretient avec les idées de Freud. Ce dernier devient en partie un concurrent idéologique, ses théories rejoignant parfois, voire empiétant expressément sur la pensée et les projets de Gide. Ces théories intéressent, du reste, l'écrivain, car elles l'interrogent et le renseignent sur des questions qui lui importent, à l'instar de celle de la sexualité et de ses diverses formes. Il tend cependant à les mettre à distance d'une part par scepticisme et d'autre part en raison de désaccords idéologiques.

David Steel conclut en montrant l'ambivalence de ce rapport, car Gide s'attache à « condamner au silence » (p. 141) la voix de « cet imbécile de génie³³ », mais aussi à la « faire entendre » (p. 141), d'autant qu'elle lui a certainement permis de trouver « des perspectives qui jetaient quelques rayons sur son cas, sur les dérèglements nerveux de son enfance surtout » (p. 142). À cet égard, David Steel mentionne notamment le rôle qu'a pu jouer dans la formation de la psyché de Gide sa tante Matilde, femme volage et voluptueuse qui apparaît dans *La Porte étroite* sous les traits d'un avatar, Lucile Bucolin. Dans le récit, Jérôme, double imparfait de Gide, « raconte avoir été victime d'une initiative érotique de la part de sa tante Lucile » (p. 143). Steel interroge l'éventuel caractère autobiographique de cet épisode, et voit « un parallélisme » avec l'attitude de Gide envers les jeunes gens, ainsi qu'avec la situation d'un autre personnage du récit, Alissa — avatar de Madeleine Gide —, qui, comme Jérôme suite à cet épisode, est « blessée moralement » par les agissements de sa mère (p. 146). Steel délivre alors une clé d'interprétation de cette œuvre, mais dessine également un lien entre Gide et sa tante Matilde, avançant qu'en trompant sa femme, qu'en mettant en avant la volupté, il a « choisi un parcours pareil à celui de sa tante » (p. 147).

L'étude de Steel permet aussi de montrer dans quelle mesure les travaux de Freud ont pu « révéler [à Gide] quelque partie de [lui] », donner une « explication de [lui]-même³⁴ » — tant dans une optique d'adhésion que de rejet — et nourrir sa réflexion sur la construction de son être et sur les origines de son orientation sexuelle. Freud semble avoir enfin permis à Gide de mettre des mots sur des concepts qu'il envisageait, comprenait, si ce n'est vivait déjà, à l'exemple du refoulement.

En reconstruisant le lien complexe qui unit Gide à Freud, entre intérêt, reconnaissance et adversité, David Steel propose ainsi une image de la réception de la psychanalyse dans la littérature française³⁵. Ce faisant, il offre maintes clés éclaircissant des aspects de la pensée de Gide et permettant de (re)lire son œuvre.

³³ André Gide, 19 juin 1924, *J1*, p. 1250. Cité par David Steel à la p. 85 de son ouvrage.

³⁴ À cet égard, Gide, dans sa conférence *De l'influence en littérature*, établit ce que constitue pour lui l'influence. À partir de sa définition de ce terme, l'on peut bien constater, comme l'étude de Steel l'illustre, que Freud a influencé Gide :

PLAN

- [La France et Freud : une découverte entre scepticisme et fascination](#)
- [Quand Gide découvre-t-il Freud ? Démêler le vrai du faux](#)
- [Gide et Freud : entre attraction et répulsion](#)
- [Pour conclure : la psychanalyse, une clé de lecture](#)

AUTEUR

Alexandra Klinger

[Voir ses autres contributions](#)

Université de Haute-Alsace, alexandra.klinger@uha.fr

³⁵ À cet égard, voir aussi « Gide lecteur de Freud » : « Sans en projeter tous ses apports – Freud demeurera pour lui “le grand prospecteur” – Gide, ensuite, se distanciera plus encore de la psychanalyse, qui, dans les lettres françaises perdurera sous deux modes : l’un poétique, exercé à des fins irrationnelles, comme dans le surréalisme et ses succédanés, l’autre plus rationnel et axé sur la critique littéraire, telle la démarche de Rivière visant l’œuvre de Proust notamment et qui aboutira, deux décennies plus tard, à la “psychocritique” de Mauron. » David Steel, « Gide lecteur de Freud », art. cit., p. 35.